
TRADUIREUne autre perspective sur la traduction**Traduire**

Revue française de la traduction

220 | 2009**Organisations internationales | Bicentenaire de Louis Braille**

Édito

Vanessa De Pizzol

**Édition électronique**URL : <http://journals.openedition.org/traduire/371>

DOI : 10.4000/traduire.371

ISSN : 2272-9992

Éditeur

Société française des traducteurs

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2009

Pagination : 1-4

ISSN : 0395-773X

Référence électronique

Vanessa De Pizzol, « Édito », *Traduire* [En ligne], 220 | 2009, mis en ligne le 12 novembre 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/traduire/371> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/traduire.371>

é d i t o

Vanessa De Pizzol



Ce premier numéro de « *Traduire* » pour l'année 2009, désormais semestriel rappelons-le, arbore ses plus belles couleurs et exhibe fièrement sa nouvelle maquette, sans doute pour mieux être à la hauteur des thèmes abordés... C'est que notre numéro 220 se trouve en effet placé à la fois sous l'égide des Organisations internationales et du Bicentenaire de Louis Braille : tout un programme ! On aurait donc pu s'attendre à quelque chose de très compassé, étant donné le cadre institutionnel et commémoratif qu'il s'est donné. Eh bien pas du tout !

Il se trouve que les auteurs des articles présentés dans « *Traduire* », qui sont tous des traducteurs patentés et chevronnés, n'hésitent pas à mettre en avant leur personnalité, tant dans le style que dans la teneur du discours. Comme quoi le traducteur ne serait pas, quand il parle de ce qu'il connaît le mieux, à savoir la pratique de son métier, « invisible » comme l'évoque David ar Rouz ou encore une « machine à traduire » pour reprendre l'expression très imagée de Michel Rochard. Ce numéro nous donne donc une nouvelle fois, au fil des pages, une belle série de portraits de traducteurs de haut vol, sous forme d'articles, de témoignages, d'entretiens, de comptes-rendus... liste non exhaustive puisque ce sont les lecteurs et les contributeurs qui font progressivement évoluer la revue en fonction de leurs attentes...

Ces hommes et ces femmes qui ont décidé d'être le lien entre deux ou plusieurs langues et deux ou plusieurs cultures, dans des secteurs parfois bien ardues, sont loin d'avoir suivi un parcours rectiligne. Ils sont le plus souvent issus d'une double formation (dans ce numéro l'association droit/traduction prédomine), et parfois même ne viennent pas à la traduction immédiatement, comme s'il fallait acquérir de l'expérience dans un domaine, allier culture générale et ultra-spécialisation, pour pouvoir mieux servir la profession. Un grand nombre d'entre eux sont également enseignants, fonction légitime et indispensable pour pouvoir transmettre un savoir-faire patiemment accumulé au cours des années. Quelques-uns ont même agrémenté leurs compétences linguistiques d'une touche artistique (le joli coup de crayon de notre précieuse illustratrice, Marlène Junius, ou encore la virtuosité de David ar Rouz à la flûte traversière), qui les définit également d'un point de vue professionnel...



Belle richesse que les compétences multiples dans un univers qui tend à l'univocité... linguistique avant tout, comme celle qui est de mise dans les organisations internationales. L'avenir de la profession, dont il est aussi question dans ce numéro 220, et sur lequel il est indispensable de revenir constamment, passerait aussi par ce biais, à l'heure où le *tout-anglais* semble mettre en péril jusqu'à « l'existence d'autres langues officielles ou langues de travail », les reléguant au rang de « relique du passé » dont le « maintien est économiquement injustifiable » (Rochard). Autre difficulté récurrente, l'« étanchéité » entre les différents statuts du traducteur (indépendant, salarié ou travaillant dans une organisation internationale), qui ne facilite pas la connaissance des différentes formes que peut prendre la profession au sein même de ceux qui la pratiquent ! D'où l'importance, qu'on ne soulignera jamais assez, du lien tissé par Internet, que ce soit par l'intermédiaire des listes de discussions ou des forums. Le traducteur, pour « sortir de la bulle » et exister en tant qu'acteur (terminologique en l'occurrence) et non pas simple maillon d'une chaîne, se doit donc de réaffirmer le caractère essentiel de son rôle dans un contexte international.

Un rôle qui s'avère encore plus sensible lorsqu'il s'agit pour le traducteur de maîtriser « l'art du compromis », dans l'exercice de son métier, à la Cour pénale internationale par exemple. Le traitement des documents doit en effet tenir compte du conflit entre deux systèmes juridiques (*Common Law* vs droit romano-germanique) et deux langues (anglais vs français) ainsi que des intérêts diplomatiques en jeu. Les contraintes pesant sur le travail des traducteurs sont donc énormes : comme l'explique Véronique-Anne Sauron, « ils doivent dans la mesure du possible conserver la structure du texte à traduire afin de garantir que les diverses versions linguistiques du texte pourront être lues en parallèle et comparées ».

La Cour européenne des droits de l'homme se trouve elle aussi prise dans ce conflit linguistique anglais/français, dans la mesure où, comme le précise James Brannan : « La Cour rend tous ses arrêts en français ou en anglais, sauf si elle décide de rendre un arrêt dans les deux langues officielles ». Un choix partagé du reste par d'autres organisations internationales, car « malgré l'existence de six langues officielles au sein des Nations-Unies aujourd'hui, la CIJ n'a retenu que les deux langues de son prédécesseur, le français et l'anglais », de même que le Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie (TPIY) ou la nouvelle Cour pénale internationale (CPI). Par ailleurs, ce sont les juristes à la Cour européenne des droits de l'homme, qui rédigent les textes, en anglais ou en français : le traducteur, quant à lui, intervient plutôt en amont ou en aval (matériel préparatoire, guide de rédaction et de style, contrôle de la « cohérence [des] choix terminologiques », etc.) et il est bien entendu qu'il « [fait] partie intégrante du processus d'élaboration des textes ».

Tout est dit : le prestige exercé par les Organisations internationales tient en partie au rôle primordial que le traducteur peut y exercer, et en partie également, à la rétribution conséquente et aux avantages sociaux qui l'accompagnent, aspect non négligeable par les temps qui courent... Mais à quoi ressemble donc le quotidien d'un traducteur travaillant au sein de ces



Organisations ? Un témoignage et un entretien nous en donnent un aperçu tout à fait éloquent. Christine Cross insiste sur la nécessité pour un jeune diplômé, de faire ses armes en « entreprise », du fait de l'encadrement dont il dispose (hiérarchie, expérience des collègues...). Aurélie Barbe, quant à elle, laisse René Merteens nous parler de la « journée type d'un traducteur-réviseur à l'ONU » : il en ressort des horaires très précis, une charge de travail répartie à la virgule près ou presque, et un contact permanent avec tous les services afférents.

David ar Rouz s'arrête lui aussi sur la profession de traducteur et ses nombreuses implications à l'heure actuelle, en choisissant d'aborder le sujet par le biais de la musique et du braille. Il établit, entre autres, un parallèle très intéressant entre la transcription en braille des partitions et la traduction. Il évoque pour ce faire le cas de Marie-Andrée Courjault, spécialisée dans cette discipline, et victime, comme d'autres l'ont déjà mentionné à propos du traducteur, d'une certaine « invisibilité » dans la pratique d'un métier pourtant essentiel. Le traducteur doit s'inspirer de la démarche des transcrip-teurs en braille : étudier leur marché, et viser sans cesse la spécialisation. David ar Rouz en dédiant une tribune à cette pratique de la transcription en braille, que beaucoup de gens ignorent encore sans aucun doute, apporte de la plus belle des manières sa contribution au bicentenaire de la naissance de Louis Braille. Quant à Marie-Andrée Courjault, elle nous fait le très joli cadeau, reproduit à part dans *Traduire*, de nous offrir quelques mesures transcrites du début du *Premier Prélude en do majeur extrait du Clavecin bien tempéré* de J.S. Bach.

Reprenant le fil des interrogations lancinantes concernant l'avenir de la profession, Richard Ryan établit un état des lieux passionnant sur les langues contrôlées. Plongeant de fait le lecteur dans un des domaines les plus spécialisés et les plus techniques de la traduction, il rappelle le formidable essor que connaissent les LC dans différents secteurs (industriels essentiellement) et le processus selon lequel une langue peut être réduite à son expression la plus simple et d'une certaine manière la plus pauvre, pour devenir un outil linguistique très performant, notamment dans l'élaboration des manuels et instructions destinés aux utilisateurs d'un produit donné. Une question cruciale reste cependant en suspens : « quelle doit être la part de l'humain dans la documentation technique, et sous quelle forme doit-elle y apparaître ? ».

Au rang des outils terminologiques pour spécialistes, Sara Mullin nous présente le *Dictionnaire des Sciences de la Terre, Anglais-Français, Français-Anglais* de Michel, Carpenter et Fairbridge, intéressant, outre le nombre considérable d'entrées qu'il propose, par sa substantielle introduction.

Lyne Franjé, pour sa part, met en avant l'ouvrage de Mathieu Guidère, intitulé *Introduction à la Traductologie* qui vient alimenter sous un autre angle la réflexion sur la traduction et la traductologie. Parmi les points traités par l'auteur en dix chapitres, on trouvera notamment : approches et modèles de la traduction, théories de la traduction, traduction automatique.



Et pour un regard encore et toujours scrutateur sur le métier de traducteur, c'est à Umberto Eco que Maurice Voituriez a choisi de céder la parole en faisant référence à son ouvrage *Dire presque la même chose – Expériences de traduction*. Un auteur-traducteur dont l'érudition n'est plus à prouver venant partager ses expériences avec le commun des traducteurs !

Il brosse ensuite dans la *Rétrospective n° 14*, avec toute l'admiration de quelqu'un qui a croisé sa route, un portrait de Danica Seleskovitch, interprète à laquelle Anne-Marie Widlund-Fantini dédie une biographie eu égard à la richesse de sa carrière et des grands hommes politiques pour lesquels elle a travaillé.

Pour conclure, ce numéro de *Traduire* se veut différent, plus riche dans son contenu et ses approches, et en interaction toujours plus grande avec son lectorat... Bonne lecture, et n'hésitez pas à vous manifester pour continuer à faire vivre notre revue !

vanadep@orange.fr